Les contes du Lundi d'Alphonse Daudet. Vol. I

Numéro d'inventaire : 2010.04539
Auteur(s) : Alphonse Daudet
Roland Laudenbach
Jean-Denis Malclès
Type de document : disque
Imprimeur : Dillard et Cie Imp.
Inscriptions :
• lieu d'impression inscrit : Paris
• marque : Serp
Matériau(x) et technique(s) : vinyle
Description : Pochette souple illustrée en couleur contenant un disque microsillon 33 tours.
Mesures : diamètre : 30 cm
Notes : Disque contient : - Face 1 : 1. La dernière classe, 2. La partie de billard, - Face 2 : 3. La pendule de Bougival, 4. Le siège de Berlin. Texte (pochette) de Roland Laudenbach.
Mots-clés : Littérature française
Autres descriptions : Langue : français
ill. en coul.

PIERRE FRESNAY
VOLUME I
83
DAU
LES CONTES DU LUNDI
d'Alphonse Daudet
315216 C.R.D.P. AMIENS
Vive la France
La derniere classe
Le siege de Berlin
La partie de billard
La pendule de Bougival
1775
83
DAU

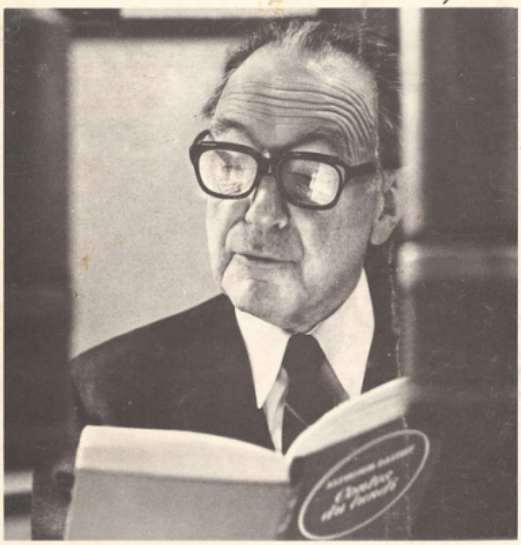
MC 7012

Microsillon
Stéréo compatible
33 tours 1/3

PIERRE FRESNAY

LES CONTES DU LUNDI

d'Alphonse Daudet



Je n'avais pas relu les CONTES DU LUNDI depuis l'âge où j'avais cru bien à tort - on me le répète assez souvent - que je n'étais plus un enfant, et sans l'occasion de ce disque je crois bien que je n'aurais peut-être jamais songé à relire la PENDULE DE BOUGIVAL qui taquine le Kantisme germanique et flatte la France de Watteau avec une grâce qui ôte toute aigreur à la taquinerie et toute fadeur à la flatterie. Comme La Fontaine, Alphonse Daudet est parqué avec les enfants, on les prie de les distraire une minute, on les prend pour les répétiteurs de français de ces petits monstres, et pendant que les grandes personnes ont la paix elles en profitent pour lire FRANCE-DIMANCHE, ELLE ou LUI, lectures favorites des parents qui ont remplacé les précepteurs d'autrefois et les nurses anglaises par l'argent de poche avec lequel les enfants achetaient leurs premières cigarettes et maintenant leur première drogue.

Si habitués que nous soyons malgré nous à cette langue que nous ne lisons plus et que nous ne parlons plus, ainsi que nous ne voyons plus ces maisons, ces palais, ces flèches à l'ombre desquels nous sommes nés et qu'il faut des regards d'étrangers pour nous les faire redécouvrir, si gâtée que soit maintenant notre bouche par l'alcool et le tabac pour goûter la force d'un vin léger et l'exquis d'un plat il me paraît difficile de ne pas être immédiatement sensibles aux charmes d'Alphonse Daudet, aux subtils mélanges qu'il propose d'ironie et de tendresse, de mélancolie et de courage. Il est au carrefour de tout ce que nous aimons : derrière lui, tout proche, les fabliaux, La Fontaine, ses contes autant que ses fables, Diderot et juste après lui Valéry Larbaud, Giraudoux, Fraigneau, Blondin... Dans cette grâce, ce qui frappe, c'est la force, celle d'une écriture qui transforme le monde, le monde horrible de la guerre, de la défaite, de l'occupation.

Je ne connais pas un seul film de nos metteurs en scène d'avant garde (et si je parle d'eux plutôt que des écrivains c'est qu'ils ont un goût plus prononcé de la provocation) qui approche en violence antimilitariste la PARTIE DE BILLARD : en Mai 1940, l'auteur de ce libelle aurait été arrêté par Monsieur Mandel. Et si je connais des livres où l'imagination et l'Histoire, la folie et la réalité font un ménage aussi tragique que dans LE SIEGE DE BERLIN, je n'en connais pas qui vise davantage dans les limites d'espace et de temps qu'Alphonse Daudet s'est imposées.

Quant à LA DERNIERE CLASSE, on croit n'avoir rien à apprendre. Elle est au fond de nos mémoires avec la nudité de Nausicaa, les premiers récits des guerres puniques, des débris de vers de l'ENEIDE, les stances de Rodrigue. Eclairée cruellement par l'actualité algérienne quand les instituteurs français eurent à choisir entre la valise et le cercueil elle est vite retombée dans cette mer d'oubli et d'indifférence qui est la forme moderne de la culture. Relisez la ! Il faudrait vite aller consulter un spécialiste du cœur si vous n'étiez pas tout de suite saisi par l'alacrité, la gaminerie, la gambaderie des premiers mots : «Ce matin là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot ....».

On connait la suite, on se souvient quelque part au fond de soi-même de la douceur de la voix de M. Hamel pour dire : «Va vite à ta place, mon petit Franz ; nous allions commencer sans toi».
Le court discours de M. Hamel n'est pas gai à entendre : «l'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'Allemand...» A cause de Sedan, Franz ne saura-t-il jamais la règle des participes ? «Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide ; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait les clefs de sa prison. Puis il prit une grammaire ...». Quel écrivain, quel éditeur ne voudrait pas rêver à ces quatre derniers mots ? L'affaire se termine mal. «M. Hamel resta là, la tête appuyée au mur et sans parler, avec sa main, il nous faisait signe : c'est fini, allez vous en». Il n'y avait plus de grammaire, seulement des signes, un signe : adieu.

Or, l'histoire ne se termine pas là. Franz qui va sur ses douze ans choisira la grammaire. Il ne rentrera chez lui que pour dire au revoir à ses parents, à l'échope familiale, chargera son épaule d'une besace et partira seul, à pied, à travers le Ballon d'Alsace, vers la France et la grammaire. Le petit bonhomme de cet épilogue ne s'appelle pas Franz mais Hermann, il ne sait pas encore que pour vivre en France le mieux sera pour lui d'enseigner l'allemand et à de futurs officiers, il ne sait pas encore, petit personnage courageux du conte d'Alphonse Daudet, avec ses grosses chaussures et le velours de son gilet, que son fils s'appellera Pierre Fresnay.

Les trois coups du brigadier : le spectacle commence, vous êtes au théâtre ! Je ne connais rien de plus théâtral que ces quatre nouvelles d'Alphonse Daudet que son fils Léon avait encore plus de raisons d'admirer que nous ne le pensions.

Roland Laudenbach

Face 1 — *La dernière classe*
Le siege de Berlin

Face 2 — *La partie de billard*
La pendule de Bougival

Photo : J.P. BIOT
Texte Roland LAUDENBACH
Couverture : Jean-Denis MALCLES

SERP 6, rue de Beaune - PARIS 7e

Imprimé en France

Dillard et Cie. Imp. Paris

MADE IN FRANCE
PIERRE FRESNAY
DIT
LES CONTES DU LUNDI
D'
ALPHONSE DAUDET
S 33 MC 7.012 B
Face 2
LA PENDULE DE BOUGIVAL
LE SIEGE DE BERLIN